
La Ligne (Nouvelle – Inédit)

Hassan Moustir

Université Mohammed V Agdal-Rabat (Maroc)

Mohamed rêve de partir en France. Enfin ! Il en rêvait, alors qu'à présent cela lui semble un simple reflux de la mémoire. À présent, se dit-il, c'est la France qui vient jusqu'à moi ! Ses copains du café, l'unique du douar, ne l'entendaient pas de cette oreille, ils tiennent de ceux qui sont revenus le récit le plus sûr, il faut ramer mon frère, ramer ! Aussi ne prenaient-ils jamais au sérieux ces dires, jusqu'au jour où ils virent de leurs propres yeux la prophétie prendre forme. Dans leur douar où pas âme qui vive ne vit s'écouler la moindre goutte d'eau d'un robinet, poussait en une nuit sans étoiles une pancarte métallique portant des inscriptions que le diable s'est ingénié à rendre illisibles et dont ils pouvaient au moins extirper, avec l'effort d'un scolarisé partiel, l'information de leur vie : "Projet de ligne à grande vitesse". Mohamed se voyait changer de rêve, perplexe face à ce qui ressemblait à un oracle. À vrai dire, lui-même ne se prenait pas tout à fait au sérieux, il le disait avec la conviction d'un pronostiqueur de pluie, sait-on seulement quand est-ce qu'il va pleuvoir ? Mais, de son vivant, là ! sous ses yeux ! Pour en avoir le cœur net, la nuit, alors que le village roupillait dans un noir d'encre, il sortit en catimini muni de sa lampe torche à piles Superlux intarissables. Il scrutait chaque détail de la pancarte miraculeuse dans l'espoir de dénicher quelque détail que ce fût sur ce que pouvait signifier ce mot ligne qui aurait le foutu don de se déplacer à la vitesse de l'éclair. Lui revenait alors à l'esprit le tapis magi[(r)1645w833u3 ij 0 laage1.08 rtnt l'histoire fascinaient et l'intriguait tout autant. Histoire jaunie dans les plis de sa mémoire. Rien de comparable à ce qu'annonce ce bout de ferraille dressé à hauteur d'homme à l'entrée du village, juste à l'endroit où se tient le forum des anciens, quand une affaire incidente d'importance

survient. Pour une affaire c'en est une et de taille, qui valait à son avis la réunion de toute créature sur la surface que peut embrasser son regard à des kilomètres à la ronde. Car il pressentait finir le monde tel qu'il l'a toujours connu. Dans ses rêves nocturnes, il se voyait glisser sur une terrasse lisse et infinie, tendant la main au vent. Des vitrines s'illuminaient à son passage, des parfums exhumaient de lieux intimes, des marcheurs et des coureurs lui faisaient des signes de sympathie comme s'il les connaissait de tout temps. Ces éclats d'images ne pouvaient surgir sans qu'il soit possible qu'ils surgissent, pensait-il à chaque fois au réveil. Le jour il n'osait pas en parler au café et crut bon de garder pour lui seul la surprise que l'énigmatique potence rectangulaire annonçait à tous. On se méfiait d'ailleurs comme du feu de ce qui pouvait encore sortir de la bouche de ce poucet qui lit dans l'Invisible. Pourtant la rumeur allait bon train que Mohamed est possédé, d'autres imaginaient qu'il reçoit des visiteurs la nuit qui ont de vagues projets pour le village mais personne ne réussit à mettre les mots qui apaisent la curiosité sur cette chose étrange qui meubla le vide du douar et changea à jamais la tournure de leurs phrases et l'expression de leur regards ; regards qui se méfient depuis lors de ce que mère terre peut éjecter de ses entrailles d'aussi ésotérique. Est-ce un signe ? Si oui, de quoi ? S'il y a un humain derrière pourquoi diable ne reviendrait-il pas dire dans les mots des hommes ce que cette chose échouée là bredouille dans ce langage alambiqué des gens savants de la radio.

Ouhmad reste méditatif dans son coin, sans mot piper, comme s'il avait reçu la nouvelle de l'apocalypse, Ali Azayou abandonna sans retour la partie de dames laissée en plan depuis le fatidique jour de l'apparition, lui qu'on connaît pourtant prêt à troquer jeu contre femme et enfants et Omar, le chétif berger dont on n'a jamais vu l'ombre prêt du pied, sortant à l'accoutumée à l'aube et ne rentrant que le soir, a trouvé un usage pratique à l'innommable intrus : il s'en protège désormais du soleil de plomb de midi et poursuit le parcours de l'ombre, comme une menue aiguille, jusqu'au coucher. Pourvu qu'elle reste là se voit-il confier, intimidé à l'idée que cette pensée vienne à percer son front ridé et échoir dans l'oreille indiscreète de quelque désœuvrée commère. Après tout, qu'a-t-il lui à perdre ou à gagner à ce qu'une ligne rapide ou même lente traverse son village, pourvu qu'on lui laisse la paix d'aller et venir entre le champ tout proche et le pare-soleil dont le vent a gratifié sa patience notoire. Aussi appréhendait-il la chose comme une paisible retraite.

Un soir même se tint près de la chose dite une réunion des sages pour décider du sort à lui réserver. L'abattre ! disait Ouhmad l'épicier, avec la ferveur d'un désespéré qui a longuement réfléchi ; surtout pas ! répliqua Omar, ne convient-il pas selon lui d'attendre pour savoir au moins qui l'a plantée dans le coin ? La déplacer serait plus prudent, on dirait alors au Moqadem qui passe une fois par mois s'enquérir des nouvelles des villageois, on lui dira bien à celui-là qu'elle s'est trouvée là, un matin de ceux que crée le bon Dieu. Rappelez-vous, ajoutait le gaillard ankylosé dans sa djellaba depuis la dernière pluie, rappelez-vous que l'autre jour une vache s'est cassée une corne à essayer de défier l'étrange bipède, sans compter qu'Omar passe ses journées à traquer le tic-tac de l'ombre, laissant ainsi les vaches gambader près du point d'eau, ce qui effraie nos femmes qui ne peuvent plus puiser l'eau à leur guise. La déplacer !... L'abattre !... Les délibérations furent sans compromis, et les seules bougies en réserve ne permettaient de palabrer davantage. Ainsi fut levée la séance houleuse, les campagnards se sentant plus divisés que jamais par une ligne qui fut lancée comme une flèche dans leur rang. Habitué à donner des coups dans le ventre de sa mule, Ouhmad plia la jambe en arrière et mit toute sa colère dans l'élan de son pied qui heurtait l'innommable destin qui prit forme un jour devant lui. Sa douleur fut telle qu'il mit des jours à méditer qu'il est dans ce bas monde des choses qui ne se traitent pas ainsi.

Ces réunions se déroulèrent désormais chaque jour, à l'heure où il devient bon d'allumer le réchaud dans le café, les arguments fusaient mais n'aboutissaient jamais à un choix qui pût les débarrasser du mauvais présage sans pour autant les rendre coupables aux yeux du Moqadem. Curieusement, se rappelle-t-on soudain, ce dernier ne donna aucun signe de vie bien que l'habituel mois d'attente de son passage fût largement écoulé, si bien qu'on commença à soupçonner qu'ils ne relevaient plus de sa jurisprudence et que la plaque était justement là pour les en informer. Mais alors, pourquoi leur écrivait-on en français si tel fut le cas ? Fût-ce d'ailleurs à eux que ce bout de zink chauffé à longueur de journée devait parler ? Mais si l'imagination des hommes s'arrêtait aux limites de l'autorité, les femmes du douar purent aller plus loin et soutenir que si on accrochait dessus le linge lavé des villageois, les mots commenceraient à s'affadir et leur teint coloré finirait au bout d'un mois tout au plus par couler et disparaître avec l'eau évaporée, si bien que sans message, il n'y aurait plus de nouvelle à redouter. Cette

